

Introduction

On distingue ordinairement les termes « interétatique » et « international ». Le premier servirait à désigner les rapports entre les États, entités distinctes, séparées et souveraines sur des territoires délimités. Le second soulignerait plutôt l'interdépendance d'entités plus variées (dont les États), traversées par des mouvements et des forces souvent transfrontaliers. Mais cette distinction reste très relative. Les États ne sont jamais des entités totalement isolées, ce sont des organismes qui se partagent un territoire global limité et se définissent les uns par rapport aux autres. L'interétatique présuppose donc l'international.

L'idée de « question internationale » suggère par conséquent que cette « question » ne naît pas des contacts singuliers entre des États qui seraient comme des pôles détachés les uns des autres, et dont les frottements occasionnels feraient naître des arcs électriques, mais qu'elle est corrélative à l'existence même de ces entités, comme le tout avec ses parties ou la communauté avec ses membres. Nous partons donc du principe qu'il n'est pas possible de comprendre l'interétatique sans l'international, de même que l'État moderne ne peut être saisi en faisant abstraction du monde dans lequel il émerge. Cette question internationale, nous souhaiterions exposer la manière dont elle traverse et travaille en profondeur l'œuvre d'un philosophe et juriste italien du siècle dernier, Norberto Bobbio. L'expression même de « question internationale » est extraite de l'un de ses nombreux essais¹.

1. BOBBIO N., « Un bilancio » (1996), in *DSe*, p. 172 : « Je suis revenu plusieurs fois sur ce thème [la scission entre pouvoir et légitimité] dans mes écrits sur la question internationale, où le problème de la paix et celui de la démocratie se relie l'un à l'autre. »

Vie et œuvre de Norberto Bobbio

Bobbio est né le 18 octobre 1909 dans une famille aisée de Turin – son père, Luigi Bobbio, était un chirurgien réputé. Durant son enfance relativement heureuse, un fait l'a, semble-t-il, profondément marqué : Bobbio a pu nouer, à l'occasion de vacances à la campagne, des amitiés avec des enfants de paysans. Apprenant, après chaque hiver, qu'au moins l'un d'entre eux était mort de la tuberculose, il fut frappé très tôt par la brutalité et l'injustice des inégalités sociales.

Au sortir de la Première Guerre mondiale, l'Italie, bien qu'appartenant au cercle des vainqueurs, est économiquement brisée et politiquement instable. Le Parti national fasciste, créé en 1921, saura profiter de cette situation. Un an plus tard, Mussolini marche sur Rome. La même année, après l'installation au pouvoir des fascistes, Giovanni Gentile, qui avait marqué la pensée italienne du début du siècle du sceau de l'idéalisme, est nommé ministre de l'éducation. L'été 1922 sera bousculé par une grande grève des cheminots menée par *l'Alleanza del lavoro*. Ce mouvement représentera la dernière réaction populaire majeure contre la politique des fascistes au pouvoir.

À cette époque, Bobbio grandit dans un environnement quelque peu schizophrénique. Dans la sphère familiale, on se prononce plutôt en faveur du fascisme, perçu comme un mal nécessaire face au danger bolchevique et à l'impuissance de la monarchie parlementaire. Au lycée Massimo d'Azeglio de Turin, à l'inverse, Bobbio reçoit de ses professeurs une éducation nettement antifasciste. 1925 est une année déterminante : Mussolini proclame les lois dites « fascistissimes », qui enterrent le régime né en 1861, et Benedetto Croce publie son *Manifeste des intellectuels antifascistes*. Deux ans plus tard, Bobbio entame des études de droit à l'Université de Turin, où il recevra l'enseignement de ces maîtres de l'antifascisme que furent Croce, Piero Gobetti, Francesco Ruffini et Piero Calamandrei.

Ses études le mèneront, en 1931, à une première soutenance en philosophie du droit, avec une thèse intitulée *Filosofia e dogmatica del diritto*, sous la direction de Gioele Solari, puis à une seconde soutenance, en 1933, en philosophie, avec un travail dirigé par Annibale Pastore, intitulé *La filosofia di Edmund Husserl*. Entretemps, Bobbio a séjourné en Allemagne, à Heidelberg, et assisté aux cours de Gustav Radbruch et Karl Jaspers.

Face à la radicalisation du fascisme, Bobbio apporte son soutien à ses amis résistants, mais donne la priorité à sa carrière. Ainsi, arrêté pour sa participation à la revue de Leone Ginzburg, *La cultura*, et ses liens avec le groupe antifasciste *Justice et Liberté*, il rédige à l'adresse de Mussolini, le 8 juillet 1935, une lettre de protestation. Cette missive, ainsi que l'appui de sa famille, lui permettront de reprendre sa carrière universitaire, en obtenant un premier poste à Camerino en 1935. À partir de 1938, Bobbio enseigne à Sienne. Un an plus tard, il se rapproche

des antifascistes du *Mouvement Libéral-socialiste*, fondé par Guido Calogero et Aldo Capitini. En 1940, il quitte Sienne pour la faculté de droit de Padoue. L'Italie, engagée dans la guerre aux côtés de l'Allemagne, fait l'épreuve des limites de sa puissance. La résistance grecque, puis l'échec des troupes italiennes en Abyssinie, achèvent de rendre la guerre impopulaire.

Les événements s'accroissent en Italie à partir de 1942. Le groupe *Justice et liberté*, dont Bobbio avait été très proche, donne naissance au *Partito d'Azione*. L'engagement de Bobbio dans la résistance devient total : « Au cours des vingt mois qui séparent le mois de septembre 1943 du mois d'avril 1945, je suis né à une nouvelle existence, complètement différente de la précédente, que je considère comme une pure et simple anticipation de la vie authentique, initiée avec la Résistance, à laquelle je participais comme membre du *Partito d'Azione*². » Dans le *Partito d'Azione*, Bobbio fonde et dirige la section vénitienne. En 1943, il se marie avec Valeria Cova. En Juillet de cette même année, Mussolini est écarté du pouvoir. Deux mois plus tard, ce dernier proclame la naissance de la tristement célèbre République de Salò, ou République sociale italienne. Le 6 décembre 1943, Bobbio est arrêté pour ses activités antifascistes à Padoue, et emprisonné pendant trois mois. Peu après sa sortie de prison, il rentre à Turin où vit son épouse, et intègre l'université de droit.

En 1944, le premier recueil de ses essais paraît. Il s'intitule *La filosofia del decadentismo* et est consacré à l'existentialisme. C'est aussi l'année où Giovanni Gentile est exécuté par des partisans. Puis la guerre s'achève avec la victoire des Alliés, et l'Italie, au terme d'un processus qui a pris, tour à tour, les traits de la guerre de libération nationale et de la guerre civile, souhaite se doter d'une nouvelle constitution. Bobbio, réfléchissant à une possible organisation fédérale, fait paraître, en 1945, une anthologie de textes de Carlo Cattaneo, accompagné d'une longue introduction : *Stati Uniti d'Italia*. Cette même année, un voyage en Angleterre nourrit son intérêt pour le bipartisme et l'option travailliste. Il mène ensuite, pour le *Partito d'Azione*, l'unique campagne de sa vie, comme candidat à la constituante de 1946. L'échec cuisant de son parti achèvera de le convaincre que la vie d'homme politique n'est pas faite pour lui.

La pensée de Kelsen pèse de plus en plus fortement sur l'enseignement de Bobbio à Turin. Elle le pousse à donner naissance, dans la pensée italienne du droit, à « l'École analytique ». Ses recherches le portent vers l'étude du droit comme système de normes et l'analyse du langage juridique. Dans le même temps, il contribue à la diffusion de la pensée de Hobbes en Italie, en se chargeant de l'édition du *De cive* (1948). En 1950, Umberto Campagnolo fonde la Société Européenne de Culture, à laquelle Bobbio prendra immédiatement part. Cette

2. BOBBIO N., *Autobiografia*, Bari, Laterza, 1997, p. 3.

organisation répond en effet à ses attentes, c'est-à-dire à ce qui constitue chez lui une véritable éthique : le dialogue. Cette même volonté l'engage dans des discussions approfondies avec les intellectuels communistes autour du libéralisme, du socialisme et de la démocratie. Ces discussions donnent naissance, en 1954, à un recueil resté célèbre en Italie : *Politica e cultura*. Un an plus tard, à l'automne, il effectue un long voyage dans la Chine révolutionnaire avec d'autres intellectuels. Ces diverses activités ne l'empêchent pas de poursuivre ses réflexions sur le droit, en donnant notamment deux cours qui feront date : *Teoria della norma giuridica* (1957-1958) et *Teoria dell'ordinamento giuridico* (1959-1960).

Au début des années 1960 vient la reconnaissance hors de l'Italie, notamment dans les pays hispanophones. À l'Université de droit, Bobbio se consacre à l'histoire du positivisme juridique avec *Il positivismo giuridico* (1960-1961). Il commence également à enseigner la science politique, publie un recueil de portraits d'intellectuels italiens qu'il a fréquentés (*Italia civile*, 1964) et un autre sur la distinction entre le droit naturel et le positivisme (*Giusnaturalismo e positivismo*, 1965). En 1969 paraissent deux textes importants : une compilation des articles liés à ses recherches en sciences politiques, *Saggi sulla scienza politica in Italia*, et une histoire des idées politiques, *Profilo ideologico del novecento italiano*, dans lequel Bobbio met en relations les mouvements d'idées et les événements tragiques de la première moitié du xx^e siècle.

En 1972, Bobbio quitte la faculté de droit pour l'université de sciences politiques. Un des cours qu'il y donne a pour objet *La teoria delle forme di governo* (1975-1976). Il publie ensuite *Quale socialismo?*, en 1976, prolongeant les thèmes abordés dans *Politica e cultura* vingt-deux ans plus tôt. Le *Dizionario di politica*, codirigé avec Nicola Matteucci et Gianfranco Pasquino, paraît également cette année-là. Un an plus tard viendra un recueil consacré à la théorie du droit : *Dalla struttura alla funzione*. Bobbio devient également, à cette époque, éditorialiste à *La Stampa*. Les innombrables articles qu'il offre aux journaux italiens, à partir de cette date, reflètent son désir d'appliquer aux enjeux politiques contemporains à la fois la rigueur de l'analyse philosophique et l'accessibilité du propos.

La première édition de *Il problema della guerra e le vie della pace*, en 1979, alors qu'il a soixante-dix ans, est un moment important. Bobbio est de plus en plus préoccupé par le problème de la guerre, des relations internationales et des droits de l'homme. Il soutient alors que l'apparition des techniques modernes de destruction rend caduques les justifications traditionnelles de la guerre et menace la survie même de l'humanité. La monopolisation de la force à l'échelle internationale, dont le processus sera analysé et défendu de manière détaillée dans *Il terzo assente* (1989), demeure pour lui la seule alternative.

Au début des années 1980, des intellectuels des pays anglophones commencent à s'intéresser aux travaux de Bobbio, et, en Allemagne, ses études sur le droit sont

discutées. En Italie, ses essais sur Hegel, rassemblés dans *Studi hegeliani*, paraissent en 1981. En 1983, alors qu'il était, depuis des années, proche du *Parti Socialiste italien*, qu'il souhaitait voir s'unir avec les sociaux-démocrates, Bobbio, en désaccord avec son premier secrétaire, Bettino Craxi, rompt tout lien avec le parti. L'année suivante, il engage une polémique retentissante avec le même Bettino Craxi, alors Président du Conseil, qu'il accuse de pratiquer la « démocratie de l'applaudissement³ ». Derrière cette pratique, Bobbio dénonce le retour de la figure du chef charismatique, autoritaire, exerçant une forme personnelle de pouvoir. Cela n'empêchera pas le président de la République italienne, Sandro Pertini, de le nommer, en juillet, sénateur à vie, en l'honneur de ses services rendus à la nation. À soixante-quinze ans, le sénateur prend finalement congé de l'université.

Les parutions de recueils de ses essais se poursuivent néanmoins à un rythme soutenu : en 1984, *Il futuro della democrazia*, qui contient quelques-unes des plus importantes thèses de Bobbio sur la démocratie représentative moderne, et *Maestri e compagni*, le second manuscrit consacré aux portraits d'intellectuels italiens ; en 1985, *Stato, governo, società* ; en 1986, *Italia fedele, il mondo di Gobetti*, et surtout la *Teoria generale della politica*, sous la direction de Michelangelo Bovero et Luigi Bonanate, qui donne, de manière remarquable, une forme systématique à la pensée de Bobbio et à ses essais éparpillés sur des décennies. En 1989 est publié un recueil des écrits de Bobbio consacrés au philosophe qui représente, pour lui, la figure tutélaire par excellence : *Thomas Hobbes*. L'année suivante, un autre ouvrage important voit le jour, *L'età dei diritti*, qui illustre bien l'intérêt croissant de Bobbio pour la question des droits de l'homme.

La première guerre du Golfe éclate alors que Bobbio a quatre-vingt-deux ans. Une nouvelle polémique s'ouvre après qu'il a déclaré à la télévision italienne que, du point de vue du droit international, nous pouvions la qualifier de guerre juste. Le défenseur du pacifisme institutionnel, qui se rendait régulièrement à la « Marche pour la paix » organisée par son vieil ami, Aldo Capitini, se voit reprocher d'avoir pris parti pour la guerre. Les textes, articles et interviews de Bobbio publiés dans cette brève période (de janvier à février 1991), sont rassemblés immédiatement après dans *Una guerra giusta?*, dont la première édition date de mars 1991.

L'année suivante, le nom de Bobbio est proposé, contre sa volonté, à la présidence de la République italienne. C'est aussi le moment que choisit le *Panorama*⁴, un hebdomadaire italien de centre-droit, pour organiser une campagne contre le philosophe, en publiant la désormais fameuse lettre au *Duce* de 1935. À une époque de répression sévère des opposants politiques, cette lettre, écrite alors qu'il

3. BOBBIO N., « La democrazia dell'applauso », *La Stampa*, 16 mai 1984.

4. *Panorama*, juin 1992.

avait vingt-cinq ans, qu'il vivait dans une famille philofasciste, et que sa carrière universitaire était menacée, peut paraître un peu anecdotique. Elle l'est encore davantage au regard de l'ensemble du parcours de Bobbio sous le fascisme – notamment ses faits de résistance. Néanmoins, son évocation le conduira à s'adresser les reproches les plus sévères.

En ce qui concerne les derniers recueils publiés du vivant de Bobbio, rappelons notamment son *Diritto e potere* (1992) qui rassemble ses études sur Kelsen, *Il dubbio e la scelta* (1993), sur le rôle des intellectuels dans le monde contemporain, et *Destra e sinistra* (1994), qui fut son plus grand succès de librairie, avec plus de cent cinquante mille copies vendues en quelques mois. En 1995 paraît une *Bibliografia degli scritti (1934-1993)*, dirigée par Carlo Violi, qui recense pas moins de deux mille vingt-cinq essais, articles, recensions et cours. *Dal fascismo alla democrazia*, qui recueille les essais de Bobbio sur l'histoire du fascisme, ses origines et sa fin, ainsi que sur la question de la culture fasciste, est publié en 1997 ; *Elogio della mitezza*, qui traite plusieurs questions politiques sous l'angle de l'éthique, paraît en 1998. Deux livres, *De senectute* (1996) et son *Autobiografia* (1997) rédigée avec Alberto Papuzzi, livrent le regard de Bobbio lui-même sur son œuvre et son existence. Le public, en France, a accès aux *Essais de théorie du droit*, traduit par Michel Guéret, depuis 1998. Enfin, en 2000, le dernier volume en forme d'hommage aux figures intellectuelles marquantes du xx^e italien paraît : *La mia italia*.

En 2001, Valeria, son épouse, décède. Il se retire alors progressivement de la vie publique. Le 9 janvier 2004, il disparaît à son tour. La même année paraît *Contro i nuovi dispotismi*, une charge violente contre le berlusconisme, qui rassemble quelques-uns de ses derniers articles. Le testament idéal pour un penseur qui, malgré l'âge, ne s'est jamais assoupi.

La méthode de Bobbio

Revenons un instant sur l'œuvre de Bobbio. Michelangelo Bovero, dans une conférence tenue à Turin en 1999⁵, évoque le chiffre de 3134 titres recensés dans la bibliographie électronique de ses écrits⁶. Or, l'auteur lui-même invite à ne pas chercher de « fil rouge⁷ » dans cette stupéfiante production. Comment, dès lors, espérer s'y orienter ?

5. BOVERO M., « La politica », V. PAZÉ (dir.), *L'opera di Norberto Bobbio, Itinerari di lettura*, Milano, Franco Angeli, 2005, 1, p. 17. Bovero estime, en outre, entre dix et quinze mille les lettres écrites par Bobbio.

6. [www.erasmo.it/bobbio].

7. BOBBIO N., « Per una bibliografia » (1984), in *DSe*, p. 85.

Malgré la diversité de cette œuvre, certains motifs se répètent. Tout d'abord, notons que les textes de Bobbio sont, dans leur grande majorité, des écrits de circonstances : son dialogue avec les intellectuels communistes est intimement lié à la période de transition qui a vu Khrouchtchev succéder à Staline; ses réflexions sur la guerre atomique naissent en pleine guerre froide; ses remarques sur le thème de la guerre juste sont à replacer dans le contexte de la guerre du Golfe; les échecs du socialisme italien porté par Bettino Craxi, ou les dérives du berlusconisme, ont eu une influence décisive sur ses analyses des menaces qui pèsent sur la démocratie. Même l'œuvre juridique de Bobbio est, dans une certaine mesure, tributaire des circonstances. Ainsi, sa défense d'un positivisme débarrassé de l'étatisme traduit son opposition aux deux courants de la pensée juridique les plus puissants dans l'Italie de la première moitié du *xx*^e siècle : l'idéalisme italien – compromis avec l'idéologie fasciste – et le *jusnaturalisme* catholique – accusé par Bobbio de vouloir relancer le traditionnel procès du libéralisme, en fixant des normes morales immuables. D'une manière générale, ses essais ne reflètent aucune intention de produire un système, mais plutôt d'affronter certains problèmes concrets rencontrés par ses contemporains. Parmi ces problèmes, nous trouvons la question internationale. Il nous a paru judicieux de choisir ce fil rouge pour nous orienter dans cette œuvre, car il traduit, de manière exemplaire, l'effort de Bobbio pour penser son temps.

Affronter les problèmes posés par l'actualité d'une manière détachée et rationnelle a d'autres implications. Il ne faudrait pas être ébloui par l'apparence de nouveauté et la charge émotionnelle – l'enthousiasme ou, au contraire, l'opprobre –, qui accompagnent inévitablement ces événements. À la création de concepts, aux tentatives de forger une nouvelle terminologie pour décrire ces événements, Bobbio oppose la réactualisation de termes et de concepts déjà existants. Ces concepts, empruntés à la tradition, et retrouvés à l'occasion de débats publics, sont parfois employés de manière erronée, voire abusive. Afin de leur redonner du sens, Bobbio a mis au point une méthode, à la fois synchronique et diachronique, qui fait la véritable singularité de ce philosophe et donne sa cohérence à son œuvre.

En effet, face à des notions aussi diverses que l'idéologie européenne⁸, le pouvoir secret⁹, ou encore l'égalité¹⁰, Bobbio commence par en retracer l'histoire, en reprenant « la leçon des classiques¹¹ ». Mais cette histoire a, le plus souvent, un objectif analytique : il s'agit de retrouver les grandes distinctions qui ont émergé peu à peu, et structurent encore le débat aujourd'hui. Les distinctions sur

8. Cf. BOBBIO N., « Grandezza e decadenza dell'ideologia europea » (1986), in *DS*.

9. Cf. BOBBIO N., « La democrazia e il potere invisibile » (1980), in *FD*.

10. Cf. BOBBIO N., « Eguaglianza » (1995), in *EG*, I.

11. BOBBIO N., « Per una bibliografia » (1984), in *DSe*, p. 84.

lesquelles s'appuie Bobbio sont innombrables : liberté/autorité, organicisme/individualisme, paix/guerre, réforme/révolution, droite/gauche, démocratie/autocratie, politique/morale, etc. L'inspiration de Hobbes, dont la pensée politique se fonde sur la dichotomie état de nature/état civil, est ici prégnante.

Certaines distinctions, comme la dichotomie guerre/paix, parce qu'elles admettent un ou plusieurs intermédiaires entre les deux pôles, peuvent être qualifiées d'inclusives. D'autres, au contraire, semblent exclure tout moyen terme, à l'instar de celle qui, d'après David Soldini, constitue « le fondement épistémologique de Norberto Bobbio¹² » : la distinction des faits et des valeurs. Les faits sont des objets d'expériences, connaissables à partir de la mise en œuvre d'une méthode scientifique; les valeurs sont fondamentalement indémonstrables, elles résultent de préférences éthiques. Les faits peuvent être restitués par des discours descriptifs; les valeurs font l'objet d'énoncés prescriptifs. Pour Bobbio, il importe de distinguer rigoureusement les deux. Nombre de faux problèmes relèvent d'une confusion entre les deux registres. De plus, revenir aux faits permet d'opérer une vérification empirique des théories politiques et juridiques, qui ont parfois tendance à vouloir soustraire leurs hypothèses à l'épreuve de l'histoire. Enfin, maintenir constamment cette distinction permet au chercheur de s'élever à la neutralité axiologique.

Entendons-nous sur ce dernier point. Cette neutralité n'implique pas de renoncer à l'étude des discours prescriptifs. Au contraire, Bobbio s'efforce souvent, une fois les fins posées, d'analyser les arguments employés pour les défendre. Par exemple, une fois la paix reconnue comme fin ultime, il s'agira pour lui de s'interroger sur les raisons d'opter pour tel ou tel moyen d'y parvenir : pacifisme instrumental, pacifisme institutionnel ou pacifisme finaliste. Le choix de certaines fins peut être également questionné. Ainsi Bobbio s'est-il interrogé sur l'adhésion à la position « réaliste » face au problème de la guerre thermonucléaire : ce choix est-il celui de la conscience réfléchie ou celui de la fausse conscience? Enfin, bien que la tâche du philosophe soit d'éclaircir les concepts, de clarifier les débats, et d'offrir à ses contemporains le « choix entre des alternatives historiquement délimitées et rationnellement intelligibles¹³ », Bobbio ne se prive pas, au terme d'une discussion, de s'engager en faveur d'un membre de l'alternative. Il est vrai que, à la figure de l'idéologue, il préfère celle de l'intellectuel médiateur; toutefois, cela ne l'empêche pas, ponctuellement, de prendre parti.

La distinction entre faits et valeurs peut être qualifiée de « grande dichotomie¹⁴ ». En effet, lorsqu'une distinction rend toutes les autres divisions analogues

12. SOLDINI D., « Présentation », in N. BOBBIO, *De la structure à la fonction, Nouveaux essais de théorie du droit*, trad. D. Soldini, Paris, Dalloz, 2012, p. 24.

13. BOBBIO N., « Ancora dello stalinismo : alcune questioni di teoria » (1956), in *NN*, p. 41.

14. BOBBIO N., « La grande dichotomia » (1974), in *SGS*, p. 3-5.

secondaires (division principale), qu'elle divise un univers en deux sphères (division totale), dans lesquelles toutes les entités trouvent leur place (exhaustivité) dans l'une ou l'autre sphère (exclusivité), alors nous avons affaire à une grande dichotomie. La dichotomie public/privé, dans la pensée juridique, est à ce titre exemplaire : elle subsume d'autres dichotomies (loi/contrat, État/marché, justice distributive/justice commutative), et crée deux extensions exclusives dans lesquelles se retrouvent tous les objets singuliers, en distinguant, dans chaque groupe social, ce qui appartient au groupe en tant que tel de ce qui appartient aux membres singuliers. Retrouver ces grandes dichotomies, qui traversent et organisent toute l'histoire de la pensée politique et juridique, est l'une des tâches principales que s'est assignée Bobbio.

Les distinctions proposées connaissent, dans ses essais, d'innombrables ramifications. Mais nous pouvons remarquer, avec Michelangelo Bovero¹⁵, qu'elles sont en quelque sorte coiffées par une distinction principale : celle du droit et du pouvoir. Droit et pouvoir ne sont pas antithétiques ; ils occupent plutôt les deux faces d'une même médaille qui permet d'envisager les problèmes tantôt du point de vue juridique, tantôt du point de vue politique ; tantôt du côté des normes, tantôt du côté de la force. L'étude que nous restituons à présent est ancrée dans la pensée politique de Bobbio. Néanmoins, comme nous le verrons, sa philosophie du droit imprègne toute son œuvre, c'est-à-dire aussi bien sa méthode (analytique), sa manière d'éclairer les problèmes, que les fins qu'il estime les plus désirables. Chez Bobbio, quel que soit le problème traité, le juriste n'abandonne jamais complètement le philosophe. Ce point apparaîtra, nous l'espérons, de manière de plus en plus évidente par la suite.

La question internationale

Dans *Norberto Bobbio : Pourquoi la démocratie ?*, Véronique Champeil-Desplats reconnaît que « les propositions de l'auteur ne sont pas toutes d'une grande originalité », mais que « l'attrait et l'importance de la pensée de Bobbio proviennent, sur le plan scientifique, de l'étendue des thèmes abordés, de l'extrême érudition des propos, de l'indéfectible rigueur des raisonnements et, sur le plan politique, d'une défense sans relâche de la démocratie et de ses valeurs contre toute forme de remise en cause¹⁶ ». Et en effet, ce qui force notre admiration pour Bobbio n'est pas l'originalité de ses analyses, mais l'originalité de son œuvre.

15. BOVERO M., « La politica », art. cit., p. 19.

16. CHAMPEIL-DESPLATS V., *Norberto Bobbio : Pourquoi la démocratie ?*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2008, p. 21.

Ainsi, ses essais sur la question internationale, disposés de manière systématique, constituent un surprenant échafaudage d'une remarquable conséquence, qui part du postulat de l'individu et s'achève dans la conception d'un ordre juridique international effectif. À quelle autre œuvre peut être comparé cet édifice ? De nombreux penseurs ont bien fondé leur philosophie politique sur le primat de l'autonomie de l'individu, mais combien parmi eux ont déroulé le fil de leur argumentation jusqu'à la fédération mondiale ? Jusqu'au super-Léviathan ? Certainement pas Hobbes, ni Kant qui s'arrête à la confédération, ni Bentham qui ne fait pas un pas au-delà de la cour de justice internationale, ni Rawls qui souhaite pourtant promouvoir le *jus gentium*, ni même Kelsen qui défend le droit international mais pas l'État mondial.

Et parmi ceux, peu nombreux, qui ont défendu l'État mondial, combien partent d'une base véritablement individualiste de la société pour y parvenir ? Combien pensent la possibilité d'une fédération internationale sur la base d'une extension du pouvoir démocratique des citoyens du monde ? Probablement pas Saint-Simon, par exemple, qui ambitionne ce projet en le fondant sur la volonté d'une élite intellectuelle éclairée. À la rigueur, les seuls à avoir porté un projet comparable sont moins des philosophes que des militants, à l'instar du Mouvement italien pour la fédération européenne de Spinelli, Rossi et Colorni, dont le programme fut exposé en 1944 dans le *Manifesto di Ventotene*.

Voici donc la thèse que nous souhaitons défendre. Norberto Bobbio n'a pas forgé de nouveaux outils conceptuels. Sa pensée est claire et érudite, mais parfois aussi contradictoire et discutable. Il peut même, occasionnellement, être injuste avec certains philosophes. Néanmoins, la manière dont il mobilise les ressources de la science politique, du droit, de la philosophie de l'histoire et de l'histoire des idées pour, sur la base d'une philosophie humaniste et individualiste, construire un projet de paix juste à l'échelle du monde, est assurément originale, voire inédite. Notre ambition est donc d'introduire le lecteur de langue française à cette construction intellectuelle.

La fin étant posée, il reste à définir la méthode pour y parvenir. Comment faire pour en proposer un exposé systématique ? Malgré le caractère épars de ses écrits, il s'en dégage une certaine récurrence dans les problèmes posés. Pour décrire ce phénomène, Luigi Bonanate parle de « cercles concentriques¹⁷ », c'est-à-dire de réapparitions incessantes des mêmes thèmes qui s'enrichissent à chaque retour de sa pensée sur elle-même. Il n'y aurait donc pas de phases, de ruptures majeures dans sa pensée, mais des approfondissements permanents à l'occasion de faits d'actualité, que Bobbio s'est fait un devoir de penser, dans la mesure où

17. BONANATE L., *Le relazioni degli Stati tra diritto e politica. A proposito di Bobbio e altro*, Milano, Alfredo Guida, 2008, p. 28.

ils pourraient constituer des événements. En effet, un événement ne se présente jamais comme tel lorsqu'il survient. Si nous entendons l'événement comme ce qui engendre dans le temps des conséquences telles que les trajectoires des sujets individuels, des structures sociales et plus généralement de l'histoire, s'en trouvent durablement modifiées, alors il est impossible d'affirmer que tel fait singulier advenu au présent est un événement. Bobbio, comme nous le verrons par la suite, a le souci du fait présent qui pourrait se muer en événement.

Le xx^e siècle, incontestablement, a été traversé par un certain nombre d'événements n'invitant pas à l'optimisme. Ces événements malheureux se reconnaissent en ce qu'ils débouchent sur des crises :

« Les grandes crises ouvrent des perspectives inattendues sur l'histoire des hommes et des idées : des visages qui dans leur apparente santé dissimulaient à la vue un germe de maladie mortelle, apparaissent aujourd'hui émaciés, affichant la pâleur de l'anéantissement; des édifices qui semblaient dans leur solidité extérieure défier le choc du temps, aujourd'hui se craquellent et s'écroulent comme des châteaux de cartes. La crise est le moment où l'accumulation des petits débits différés et jamais payés produit la faillite irréparable; c'est le point où la petite déviation non arrêtée à temps s'élargit en une ouverture démesurée, qu'aucun pas d'homme n'est plus en mesure de franchir¹⁸. »

Lorsqu'il écrit ces mots en 1945, les événements qui viennent d'entraîner l'Europe au milieu d'une crise d'une violence alors inconnue dans son histoire s'entrelacent dans un chaos que l'intellectuel a la tâche de démêler autant qu'il peut. Le sentiment du chaos a passé, mais sommes-nous sortis de cette crise? Avons-nous identifié et nous sommes-nous débarrassés du « germe de maladie mortelle » à l'origine de deux guerres mondiales, de la naissance des États totalitaires, de l'invention des usines à produire des cadavres et de la bombe atomique?

Bobbio n'a pas une conception providentialiste de l'histoire, et ne croit pas en la fatalité des crises. La citation ci-dessus en est une parfaite illustration : si, lorsque la crise survient, elle est prise dans un devenir qu'il est impossible d'arrêter, il n'en a pas toujours été ainsi. Elle est née d'une « petite déviation », en d'autres termes d'un ensemble de faiblesses, de concessions inopportunes à des actes injustes et à des idées pathologiques. Si nous n'avons pas développé contre eux les défenses appropriées, ils infectent progressivement les corps singuliers et collectifs. À ces actes injustes, il faut opposer du courage et de la fermeté; à ces idées malades il faut opposer l'analyse approfondie de leurs causes et des alternatives crédibles.

Bobbio a éprouvé, suite à la diffusion du rapport secret de Nikita Khrouchtchev du 24 février 1956, le sentiment qu'une de ces déviations venait de se produire. C'est

18. BOBBIO N., « Introduzione » (1945), in *SUI*, p. 3.

donc par l'analyse de cet événement que nous avons voulu commencer notre parcours. Elle nous permettra d'exposer les principaux arguments de la *Critique du marxisme* de Bobbio, et s'achèvera sur la remise en question de la théorie impérialiste des relations internationales. En négatif, nous verrons apparaître la philosophie des relations internationales que lui oppose Bobbio.

Cette *Philosophie des relations internationales* sera l'objet principal de notre seconde partie. Elle est entièrement sous-tendue par la discussion de la théorie dominante à l'époque de la guerre froide : la théorie réaliste des relations internationales. Cette théorie a promu au rang de dogme le concept d'équilibre de la terreur. Afin de souligner les impasses auxquelles elle conduit, Bobbio sera amené à en analyser les fondements : les notions d'égalité interétatique, de balance des pouvoirs et de politique de puissance. Nous nous attarderons plus particulièrement sur le thème de la puissance, que nous déclinerons à travers les concepts de logique de puissance, de désir de reconnaissance et de rapport ami-ennemi.

Toutefois, notre compréhension de l'usage que Bobbio fait de ces concepts resterait partielle si nous ne gardions pas à l'esprit leur lien avec un autre événement : les deux premières bombes atomiques larguées à Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1945. Le monde, après les destructions de ces deux villes, ne peut être conçu dans la continuité du précédent. Cet événement nous place d'emblée dans un contexte international dramatique. Pour comprendre ce contexte, nous ne pouvons nous contenter de décrire l'état des relations internationales. Il faut revenir à la tradition philosophique qui s'est attachée à penser le mal dans l'histoire. Les philosophies de l'histoire avaient-elles conçu la possibilité d'une telle catastrophe ? Que valent-elles face au problème de la guerre moderne ? Doit-on les écarter ? Leur confrontation avec les guerres du xx^e siècle nous permettra de poser une question ancienne : existe-il encore des guerres justes aujourd'hui ? La réponse de Bobbio nous autorisera à envisager une ultime interrogation : peut-on encore écrire une philosophie de l'histoire aujourd'hui ? Ces questions seront débattues dans notre troisième partie : *Philosophie de l'histoire*.

Cette étude s'appuiera sur un essai majeur de Bobbio : *Il problema della guerra e le vie della pace*. Une des thèses soutenues dans ce livre est que la guerre froide a réalisé de façon la plus complète l'état de nature décrit par Hobbes. Or, nous savons, après avoir lu Hobbes, qu'il n'est pas possible de rester dans l'état de nature. La conscience de cet état doit donc signer le renouveau de la philosophie de l'histoire, revitalisée aux sources de ses valeurs essentielles : la liberté, l'égalité et les droits de l'homme, ces derniers représentant selon Bobbio l'indice du progrès historique. L'analyse de ces *Fins de l'histoire* est au cœur de la quatrième partie.

Au terme de cette analyse, une perspective non plus seulement théorique, mais aussi militante, s'ouvrira alors : celle du pacifisme actif. La détermination du contenu de ce pacifisme nous permettra d'opérer une transition vers la dernière

partie de notre travail : *Le droit et la démocratie internationale*. Un nouvel événement, véritable signe historique qui justifie de ne pas renoncer en la croyance au progrès moral de l'humanité, lui sera associé : la Déclaration universelle des droits de l'homme proclamée à l'assemblée de l'ONU le 10 décembre 1948.

Bobbio conçoit l'histoire des droits de l'homme comme participant d'un mouvement dialectique. La seule solution qui lui semble envisageable, afin d'achever ce mouvement par la positivation et l'universalisation de ces droits, consiste à reproduire le geste hobbesien de sortie de l'état de nature. Cette sortie, pensée dans le cadre du système international et la perspective d'une paix juste, doit s'achever par l'élévation d'un Tiers au-dessus des parties, l'édification d'un super-État. Mais cette transition pose évidemment de nombreux problèmes : comment penser le partage de la souveraineté entre les États et le super-léviathan ? Comment faire accepter sa légitimité à des acteurs dont l'existence même dépend de leur capacité à se faire reconnaître souverain et indépendant ? Comment, d'un côté, se prémunir contre le pouvoir secret qui gangrène les relations internationales et fera nécessairement obstacle au Tiers, et, de l'autre, prévenir les abus de pouvoir et la paix injuste que peut engendrer un tel État mondial ? Nous tenterons de répondre avec Bobbio à ces diverses questions, au moyen de nouvelles analyses sur le pouvoir secret, la démocratie internationale, le fédéralisme et l'histoire du Tiers dans la pensée politique. Pour finir, nous concluons notre travail par l'étude d'un cas concret : l'Organisation des Nations unies.

Cette dernière partie permettra de jeter un pont entre l'analyse philosophique et la pensée du droit dans l'œuvre de Bobbio. Ce passage nous est suggéré par le philosophe-juriste lui-même, lorsqu'il écrit, au sujet des essais regroupés dans un ouvrage intitulé *Il terzo assente* : « Entre les écrits philosophiques et les juridico-institutionnels il y a un rapport très étroit. Les seconds sont une conséquence directe des premiers¹⁹. » En somme, alors que les parties précédentes sont consacrées à l'étude de la maladie, la dernière partie s'occupera de la cure.

19. BOBBIO N., « Introduzione » (1989), in *TA*, p. 8.